



Samantha Van Wissen en solo dans *Giselle*. PHOTO DOROTHÉE THÉBERT FILLIGER

«Giselle...» de ses propres ailes

Le metteur en scène François Gremaud et la danseuse Samantha Van Wissen charment avec leur conférence dansée loufoque autour du ballet romantique.

Un jour, elle est venue trouver François Gremaud, un metteur en scène suisse souvent chéri dans *Libé*, et lui a dit : «Si un jour tu as besoin d'une vieille danseuse...» Et la voici qui s'avance sur le plateau, cette «vieille danseuse», cette star de la danse contemporaine, interprète inoubliable, depuis les années 80, des pièces de la chorégraphe flamande Anne Teresa de Keersmaeker. Elle dit qu'elle s'appelle «Samantha Van Wissen» et que cela signifie «Samantha d'effacement». Du néerlandais *wissen*, «effacer». Et c'est curieux comme ce nom se prête au jeu dans lequel elle nous propose d'entrer. En effet, il n'y a personne d'autre qu'elle sur ce grand plateau vide – si ce n'est quatre musiciens – et il est pourtant question de danser *Giselle*, «it» du ballet romantique qui compte habituellement une quarantaine de danseurs.

Panache fou. Où ont-ils tous disparu ? Où sont les coteaux de vignes rousses, les gardes-chasses et maman Berthe, les pantomimes, les mousselines et tout le barouf ? «*Mais ici*», semble-t-elle nous souffler, dans nos mémoires. Et c'est à la mémoire, ce muscle puissant, capricieux et rocambolesque, outil fragile et fondamental de la danse – cet éphémère qui «s'efface» – que cette délicieuse conférence dansée rend hommage. Ce *Giselle*, qui vient d'enchanter le public de l'Espace 1789 de Saint-Ouen (Seine-Saint-Denis) avant de poursuivre sa tournée au Festival d'automne à Paris, est un *Giselle* à imaginer et ressusciter, comme Albrecht tente d'imaginer et de ressusciter son aimée dans le livret de Théophile Gautier. Du *Giselle* originel ne reste donc que son commentaire éclairé et potache, ses descriptions

impossibles, son paratexte instructif et passionné, son souvenir ému et ses tentatives de réinterprétation cocasse : ici quelques grands jetés esquissés, là un mouvement de tutu dessiné au doigt dans l'espace, soudain les trente-six entrechats de Nouriev figurés d'un revers de main. Il ne reste que l'histoire d'une «vieille danseuse» au panache fou qui tente de transmettre sa passion de la danse à un public qui en connaît souvent mal l'histoire.

Transmission. *Giselle...* est le nouvel opus d'une trilogie de «seuls en scène» que le metteur en scène François Gremaud conçoit autour des grandes héroïnes de l'histoire du spectacle (viendra bientôt *Carmen*). Comme dans tous ses spectacles – de vrais poèmes qui se font passer pour des vignettes pédagogiques –, on apprend plein de choses. Sur l'émergence du ballet comme genre dramatique au XVIII^e siècle, sur l'influence des variations masculines sur les catégorisations sexegenre en 1830, sur la mode des robes de mariée, qui passent de la couleur au blanc en imitation des mousselines de *la Sylphide*. On regrette que le croustillant de l'histoire culturelle soit cantonné à l'intro et que la pièce décrive par la suite trop scrupuleusement le livret. Mais l'on pardonnerait beaucoup à ce *Giselle...* – y compris son ton d'instituteur parfois *border* grande section (le premier opus fut initialement créé pour tourner en milieu scolaire). C'est sans doute l'effet de ce qu'on nomme le charme et la pièce possède les mêmes que le précédent volet, *Phèdre!* (un gros carton) : une façon d'ériger la pédagogie en art, de magnifier la transmission du savoir, et le talent d'empaqueter le tout dans une forme comique jolie comme un cœur.

ÈVE BEAUVALLET

GISELLE... de FRANÇOIS GREMAUD
au Théâtre des Abbesses (75018) jusqu'au
30 décembre dans le cadre du Festival
d'automne. En tournée à partir de mars 2022.